

est fort intéressant à visiter. Le touriste en quête de visions et d'émotions nouvelles est servi à souhait : il y trouve l'immensité de la plaine, moins désolée, mais non moins morne que celle du Sahara ; il y trouve aussi l'immensité des montagnes : les pics gigantesques des Rocheuses rivalisent avec ceux des Alpes en sauvage majesté. L'économiste est stupéfait des richesses naturelles et du développement phénoménal de cette jeune région. Pendant quarante années encore, les prairies n'auront besoin d'aucun engrais pour être fertiles ; il leur suffit d'être déchirées par la charrue pour donner par centaines de millions de boisseaux leurs moissons de blé, et pour rester le plus colossal grenier à froment du monde. Les conditions exceptionnelles du climat conspirent à la fécondité de la terre : en hiver, le sol gèle à plus de quinze pieds de profondeur, et au printemps le dégel s'opère lentement et prolonge l'humidité pendant cette saison de sécheresse ; en été, le jour est de cinq ou six heures plus long que dans l'Est, et donne au soleil autant de temps en plus pour mûrir les moissons. Les forêts de la Colombie ont encore des bois d'une valeur incalculable. Une grande partie de l'Alberta repose sur une couche de charbon mou ; il semble exister de nombreux puits de pétrole autour de Calgary, et de gaz naturel autour de Medicine Hat, et l'on croit que des mines de toutes sortes gisent dans ce sol déjà si riche. Aussi, est-il tout naturel que les émigrants de partout inondent l'Ouest comme un torrent, et qu'en dix ou quinze années non seulement les campagnes des quatre provinces se soient peuplées à vue d'œil, mais aussi des villes aient poussé avec une rapidité incroyable. Winnipeg a déjà plus de 275,000 habitants, Vancouver plus de 200,000, Calgary et Edmonton plus de 75,000, Régina plus de 50,000, Saskatoon plus de 40,000.

Et déjà trois grandes artères de chemins de fer sillonnent de leurs réseaux les montagnes et les plaines, et animent le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Mais ce qui intéresse le plus un patriote canadien-français, c'est de constater l'emprise des nôtres dans ces territoires nouveaux. On les trouve partout, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître leur vaillance, car, pendant les premières années de défrichement la vie du colon est très pénible, même quand il a quelque argent : souvent il lui faut commencer par vivre sous une tente ou dans une hutte de terre, puisque le bois est très rare et très coûteux, et souvent aussi il lui faut transporter les vivres et même l'eau de très loin. Mais rien ne décourage ces descendants des pionniers d'autrefois : on dirait même que les difficultés ne font que stimuler leur esprit d'initiative, comme le fait d'eux leur contact avec les nombreux émigrants venus de l'Ouest américain. Au milieu de vingt races diverses, ils se grouperont et s'organiseront admirablement, et ils conquièrent le respect de tous ceux qui les entourent. Ils restent fidèles à leur foi et à leur langue, ils luttent sans défaillir pour la jouissance et l'extension de leurs droits, et de plus en plus, ils se montrent décidés à mettre la cause nationale au-dessus de leurs attaches pourtant si fortes aux partis politiques : lors des élections récentes de l'Ontario et du Manitoba, leurs journaux n'ont-ils pas été unanimes à revendiquer les droits scolaires des nôtres, sans égard à la couleur du drapeau des persécuteurs ?

Toutefois, après qu'on a visité cet étonnant pays et qu'on a pris contact avec ces groupes si vivants et si sympathiques de nos compatriotes, il reste toujours dans l'esprit une grave question à résoudre : les nôtres ont-ils bien fait de désertir la province de Québec pour venir se fixer dans